

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE — En'ra-Nou, par Léon Ledieu. — La main de cuire, par Benjamin Su'te — Carnet du *Monde Illustré*. — Les funérai les de M. Mercier — Les mer v i les de l'architecture, par P. Colouzier — Poésie : Alleluia, par Albert Ferlat d — Nouvelle : L'enfant trouvé, par Philipe Darlow. — Pluie et soleil, par Rog r. — Usages et coutumes, par Ann Seph. — Carnet de la cuisine. — Poésie : Nouvel automne, par L. Mann. — Feu M. Jones. — La guerre en Asie, par P. C. — Nos gravurs : Le nou el empereur de Russie ; La princesse Alix de Hesse ; Le chateau de Livadia — Pour les dames : Les modes d'hiv r — Le ju d'échecs — Choses et autres. — Fe illeton : Le secret d'une tombe, par Kmi e Richebourg.

GRAVURES — Portraits : Nicolas II, empereur de Russie ; La princesse Alix de Hesse, la future impératrice de Russie. — La mort de l'empereur de Russie : La résidence impériale de Livadia — Les funérai les de l'honorable M. Mercier : Le commencement du défilé ; Le char t des fleurs ; Le catafalque à l'église du Gesù ; Le caveau de la famille Mercier au cimetière de la Côte-de-Neig s ; Chapelle dans la résidence de M. Mercier ; Residence de M. Mercier — Portrait de M. Jones. — Le Colisée. — Le Parthénon.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le ler samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



HISTOIRE nous dit que Ptolémée II, roi d'Égypte fut surnommé *Philadelphie* (ami de ses frères), justement parcequ'il se fit remarquer par ses actes anti-fraternels. Nous savons, en effet, qu'à peine monté sur le trône, il fit tuer Arsène, son plus jeune frère et qu'il exerça de violentes persécutions contre les autres.

Son petit-fils, Ptolémée IV, aussi doux que son grand-papa mérita le surnom de *Philopator* (ami de son père), parcequ'il fut soupçonné d'avoir empoisonné l'auteur de ses jours.

Ces sont des surnoms donnés par antiphrase et l'usage de cette figure de pensée ne semble pas avoir vieilli malgré son antiquité.

Nous appelons Ontario, notre voisine, la province *sœur* !

Ma sœur ! oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle !

\* \* La province d'Ontario est donc notre cœur, la sœur de la province de Québec, peut être

Comme le diable est le frère des anges.

Mais, puisque cette parenté est bien établie, usons de notre droit d'ainesse pour donner quelques conseils à cette blonde enfant qui semble vouloir, à tout prix, passer pour une petite vieille radoteuse et grincheuse.

PETITE SŒUR je ne sais qui a veillé à ton éducation ni quels sont tes conseillers, mais il est évident que l'on a oublié de t'enseigner bien des choses utiles et que les avis que l'on te donne ne sont pas toujours bons.

Ainsi, tu sembles ignorer l'importance de connaître la langue française, alors que dans tous les pays on s'applique à l'apprendre ne fat-ce que pour ne pas paraître trop inférieurs aux enfants de la vieille Gaule et pour mieux penser.

Ce que l'on fait ailleurs par goût, par amour du beau et du bien, tu devrais le faire par nécessité et dans ton propre intérêt.

S tu avais appris la langue de Victor Hugo, vois-tu, mignonne, un de tes magistrats n'aurait pas refusé l'autre jour d'endosser un mandat d'arrestation, — rédigé en français par un de nos juges, — sous prétexte qu'il n'en comprenait pas un traitre mot.

Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive et, si messieurs les voleurs bénéficient de cette manière d'agir, le bien public en souffre et tu dois trop aimer ta grande sœur pour lui jouer longtemps des tours de ce genre.

Si Québec, la jolie, — c'est ainsi que l'on me nomme tu ne l'ignores pas — usait de représailles et si nos magistrats renvoyaient avec le même sans-gêne les mandats de tes juges, sais-tu bien que les grandes routes ne seraient bientôt plus sûres et que tu pourrais t'en repentir.

Rassure-toi, on ne le fera pas, le peuple ne doit pas souffrir de tes petits travers, mais à titre d'innée et de bonne amie, je crois qu'il est de mon devoir de t'avertir de ce qui se passe chez toi, car j'ai suis certaine que l'on te cache bien des choses.

\* \* Je sais, ma gentille, que tu reçois les journaux de ton pays, que tu es même un peu fière du grand format et du nombre des feuilles de tes papiers-nouvelles.

Ne te fie pas aux apparences. La plupart de tes journalistes, — pas tous, il y en a de bons, — ont une marotte, c'est d'essayer de manger un peu trop de français.

Je dis essayer avec intention, car ce genre de nourriture ne leur va pas du tout ; ils la digèrent mal et, comme tous les dyspeptiques, deviennent méchants sans savoir pourquoi.

Rappelle-leur le dicton : " Bon estomac donne bon cœur ; dis leur donc de s'occuper un peu plus de leurs affaires et pas autant des nôtres, de dire à leurs lecteurs de ne pas tant hypothéquer leurs propriétés et d'avoir une petite dette publique, de ne pas tant faire parade de leur ignorance, etc, etc. Va, il y aurait beaucoup à dire.

Te souviens-tu, petite, de ta prime jeunesse, quand je te disais souvent de veiller sur ta toilette et d'avoir une robe un peu moins riche et un japon un peu plus propre.

Tu n'as jamais eu soin de tes jupons. Les hommes sont un peu comme les enfants qui, recevant une poupée neuve, admirent un instant la robe et la retroussent bien vite pour savoir ce qu'il y a dessous ; les hommes, dis je, ne se fient pas à ta richesse apparente, ils vont au bureau d'enregistrement et demandent des certificats qui leur donnent l'assurance de ta solvabilité. Cette assurance, ils ne l'obtiennent pas toujours.

\* \* Sœurette, veux-tu voir les résultats d'une bonne éducation.

Tu sais que j'ai des petits anglais, de par le second mariage que j'ai contracté en 1763 — ce n'est peut être pas ce que j'ai fait de mieux — et que j'ai veillé sur eux comme sur mes enfants issus de mon union avec les lys de France, eh bien, regarde les, n'est-il pas vrai qu'ils ne ressemblent pas tout à fait aux tiens ?

Mes fils anglais parlent presque tous français, ils sont instruits, n'essayeront pas de manger leurs frères, leur digestion est excellente, leur tête so-

lide, le cœur est bon et tous vivent en paix avec mes enfants du premier lit.

Cet accord n'est il pas heureux ?

Quelques-uns, me diras-tu, ont un peu mauvaise tête, dissipés et parlant à tort et à travers, c'est vrai, mais, dans une famille aussi nombreuse, il faut s'attendre à voir quelques petits mauvais sujets et mieux vaut être trop indulgente que trop sévère.

Ontoriette, m'a mie, certains de tes pasteurs ont trop de vertu et, il en est de cela comme de toutes les bonnes choses, " pas trop n'en faut "

Un de ces prédicants — animé des meilleurs intentions — disait dernièrement à ses ouailles :

" Les lignes qui séparent le monde du Christ sont clairement tracées ; pendant qu'une réunion, a lieu dans cette église pour attirer le peuple au Christ, on a une autre assemblée à l'hôtel de ville, pour organiser un carnaval à Ottawa. Le carnaval c'est le monde, la chair et le diable. J'espère que pas un chrétien ne donnera un centin pour cela. Avez-vous jamais vu une âme convertie par le carnaval ?

Non, monsieur le pasteur, pas plus que nous n'avons vu de conversions opérées par le tire-bouchon.

Et cependant le tire-bouchon est un petit instrument très utile qui sert à déboucher aussi bien les flacons de remèdes que les bouteilles de whiskey. Tout dépend de la manière de s'en servir.

C'est toujours l'histoire des langues d'Esopo ; — un gaillard qui avait de l'esprit comme un bossu qu'il était. Quoi de meilleur que la langue, quoi de plus mauvais ?

J'ai eu mon carnaval, l'hiver dernier, à Québec, et je t'assure que le résultat en a été excellent — Cela a donné un petit coup de fouet aux affaires, du travail aux ouvriers, du pain aux besogneux et du plaisir à tout le monde. Quand à la morale, elle n'a pas reçu plus d'accrocs qu'en tout autre temps, et le diable, trop habitué à la chaleur, sans doute, n'a pas visité notre château de glace.

Peut-être aussi cette abstention de sa part a-t-elle eu pour cause que personne n'est monté en chaire pour annoncer qu'il viendrait.

Ce pauvre diable, on le met à toutes les sauces et même à la glace, ce qui doit le rafraîchir assez singulièrement, mais, pour moi, je t'assure que, fidèle au principe qu'il faut avoir des amis partout, je me suis toujours bien gardée de dire du mal de lui. Qui connaît l'avenir ?

Dis donc à ton pasteur de prêcher l'amour de Dieu plutôt que la peur du diable, cela vaudra mieux.

\* \* Un autre de tes enfants, M. Ewans, je crois, étant allé dernièrement à Rimouski, n'a pas manqué de raconter ses impressions de voyage, tout comme s'il était un Stanley, et c'est dans un de ses articles que j'ai pêché la phrase suivante :

" J'ai remarqué que les Canadiennes-Françaises gémissaient beaucoup en parlant, et je crois que plus tard presque toutes les actrices du Nouveau-Monde seront des Canadiennes.

Dear ! On vante partout l'attitude, le calme et le rôle de tes filles ; si tu le veux bien, elles serviront de femmes de chambre à mes petites comédiennes.

\* \* Petite, je deviens ennuyée avec mes conseils, n'est-ce pas, mais laisse moi t'en donner un dernier avant de clore cette épître.

Tâche de faire passer à tes enfants cette mauvaise habitude de crier en parlant des miens : " Hou ! hou ! voici le loup ! Hou ! hou ! le vilain ! "

Ce n'est pas joli du tout, s'ils continuent, ils passeront pour des maïs élevés et feront beaucoup de peine à leur gentille maman.

Au revoir, petite sœur !

\* \* J'ai cité tout à l'heure Esopo et ce qu'il dit de la langue peut s'appliquer au théâtre ; cela dépend de l'usage qu'on en fait.